

Erwan Le Gall, Une armée de métiers? Le 47^e régiment d'infanterie pendant la Première Guerre mondiale, Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2022, 286 p., ill., cartes (Histoire), ISBN 978-2-7535-8292-7, EUR 25.00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jean-Philippe Miller-Tremblay, Paris

L'ouvrage d'Erwan Le Gall intitulé «Une armée de métiers? Le 47^e régiment d'infanterie pendant la Première Guerre mondiale» est une monographie régimentaire dont l'objectif est de «renouveler les termes des débats historiographiques liés à l'endurance des poilus» (p. 7). Pour ce faire, l'auteur cherche à cerner une «culture professionnelle» du fantassin qui aurait permis cette endurance. Ainsi, il affirme que «ce qui compte c'est que les poilus comprennent leur guerre comme un métier» (p. 12), ou encore que «c'est bien à la manière d'un métier, travail certes forcé, contraint par les événements, mais travail tout de même, que les fantassins de ce régiment appréhendent leur expérience de guerre» (p. 22).

Tout d'abord, il est à noter que nous n'avons pas trouvé de définitions de ce qu'est pour l'auteur une «culture professionnelle», un «métier» ou un «travail» dans l'introduction de l'ouvrage. Plusieurs écrits de sociologie militaire française auraient pourtant permis de sensibiliser le lecteur en amont à une possible «spécificité militaire», pour emprunter les mots de Laure Bardiès¹. Par ailleurs, ce texte de L. Bardiès n'est cité que dans la bibliographie, en fin d'ouvrage, et on a du mal à mesurer la trace conceptuelle qu'il y a laissé.

Ensuite, dans une telle étude historique qui se penche sur les champs lexicaux civil et militaire autour du travail², entreprise au socle théorique bourdieusien soutenue en conclusion par la citation du linguiste Albert Dauzat affirmant que les mots «dénotent l'esprit d'un peuple» (p. 253), on constate l'absence, dans la bibliographie de l'ouvrage³, d'études sur la proximité entre les champs lexicaux des mondes militaire et ouvrier aux XIX^e et XX^e siècles, telle celle centrée sur l'autorité dirigée par Emmanuel

¹ Laure Bardiès, [Du concept de spécificité militaire](#), dans: L'Année sociologique 61 (2011), p. 273–295.

² On pense aux chapitres 2 («Travailler») et 9 («Faire [carrière après les tranchées]») en particulier, mais également aux pages 72, 80, 92–93, 135, 150 ou 189.

³ L'auteur précise que «[n]e sont indiquées [en fin d'ouvrage] que les principales références bibliographiques employées pour la composition de ce livre» (p. 271).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

Droit et Pierre Karila-Cohen et parue en 2016⁴. En effet, l'auteur d'«Une armée de métiers?» tente de singulariser ou au contraire de créer des ponts entre différents espaces sociaux, mais se confronte à la profondeur de champ limitée résultant de la nature de l'exercice, à savoir une monographie d'un régiment français entre 1914 et 1918, jusqu'à parfois laisser penser qu'on a affaire à un phénomène singulier de ce temps de guerre alors qu'emprunts et mélanges existaient ailleurs, avant ou après, et ce, en temps de paix ou en temps de guerre. Ainsi, nous pensons que tout constat d'une discontinuité ou d'une «continuité entre monde civil et militaire» (p. 58) devient probant seulement à condition de «jouer» sérieusement avec les différentes échelles spatio-temporelles⁵ et de prendre de grandes précautions. Prenons l'exemple des aides financières versées par le régiment après la mort d'un fantassin. Précisant d'abord qu'«elles restent [...] très mal connues» (p. 148), on lit ensuite qu'il s'agirait d'«une sorte de ›solde de tout compte« (p. 150), phrase qui suggère, pas tout à fait explicitement d'ailleurs, une proximité entre le monde militaire durant la Grande Guerre et le monde civil. Mais cette analyse partielle ne peut faire l'économie de ce qui a déjà été remarqué ailleurs: ainsi, à l'extérieur – et peut-être à l'intérieur – du 47^e régiment existait déjà l'expression militaire «recevoir son décompte», qui au-delà de son usage traditionnel indiquant une sortie du régiment «après avoir reçu la somme d'argent due», se voyait également utilisée au moins dès la seconde moitié du XIX^e siècle pour mettre à distance la mort subie et la violence de guerre, les «ramen[ant] dans le champ du quotidien du temps de paix»⁶ selon Odile Roynette.

Parallèlement, un autre fil rouge court dans les chapitres centraux⁷: le métier de fantassin est également un métier «à part». L'ouvrage s'appuie cette fois sur sa dimension combattante, qui la distinguerait des autres métiers. La phrase suivante, fruit de l'analyse d'une seule source et qui, à la décharge de l'auteur, ne se veut donc pas englobante, précisons-le, résume néanmoins à notre avis son intention: «le registre lexical [...] montre bien qu'il s'agit moins de la répétition d'éléments de langage entendus dans l'environnement proche que d'une acquisition sur le tas d'une compétence technique particulière» (p. 103). À la lumière de ce passage, nous regrettons cette fois que les travaux sur la langue des poilus durant la Première Guerre mondiale d'Odile Roynette⁸ ou le récent dictionnaire de Pierre Rézeau⁹ par exemple ne soient

⁴ Emmanuel Droit, Pierre Karila-Cohen (dir.), Qu'est-ce que l'autorité: France-Allemagne(s), XIX^e-XX^e siècles, Paris 2016.

⁵ Jacques Revel, Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience, Paris 1998, p. 15-36.

⁶ Odile Roynette, Les mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre, 1914-1919, Paris 2010, p. 113.

⁷ On pense aux chapitres 3 à 8, intitulés respectivement «Commander», «Combattre», «Mourir», «Regarnir», «Motiver» et «Prendre soin».

⁸ O. Roynette, Les mots des tranchées, op. cit.

⁹ Pierre Rézeau, Les mots des Poilus: dans leurs correspondances et leurs carnets, Strasbourg 2018.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

pas convoqués dans l'ouvrage. Ces derniers, parmi d'autres, révèlent que la compréhension et l'assimilation des techniques du corps et de la mise en œuvre de la violence en temps de guerre sont non seulement adossées à «un processus d'acquisition de compétences spécifiques relevant du métier militaire» (p. 104), pour emprunter les mots de l'auteur d'«Une armée de métiers?», mais sont également médiées par la connaissance intime des mondes agricole et/ou ouvrier que partage la grande majorité des soldats français. Ainsi, dans cet ouvrage, on se surprend de ne rien lire au moins sur l'absence dans les sources liées au 47^e régiment d'infanterie d'expressions en rapport avec la mort subie ou à la mort donnée qui font échos au travail de la terre, comme «se faire faucher»¹⁰, ou encore au travail du bois, comme «revenir en copeaux»¹¹, ou encore sur l'assimilation du corps de l'adversaire à un animal de boucherie¹², même si une lettre dans le chapitre «Combattre» mentionnant que «les boches sont des bestiaux qui ne sont pas toujours faciles à aborder» (p. 103) aurait été l'occasion de se pencher sur cette question et d'aller au-delà de la seule mention d'une évocation du «registre de la ferme» (p. 103).

En résumé, nous regrettons que l'auteur s'attarde à caractériser la porosité entre mondes civil et militaire lorsqu'il aborde ce qui ne fait pas la «spécificité» pressentie du métier de fantassin, mais n'aille pas aussi franchement dans cette direction lorsqu'il est justement question de cette «spécificité» pressentie, en particulier au niveau des techniques du corps et de la mise en œuvre de la violence en temps de guerre. Peut-être est-ce en partie dû à un effet de sources, considérant que ces derniers sujets apparaissent peu dans les archives citées dans le chapitre intitulé «Combattre», où on devrait en principe les trouver.

Enfin, il est à noter que cet ouvrage dévoile des pistes de recherche stimulantes qui demandent encore à être explorées. L'auteur consacre ainsi plusieurs pages au caractère «gazeux» du régiment d'infanterie lors de la Première Guerre mondiale (p. 28 et suivantes), une métaphore de la dispersion de ses éléments au front ou à l'arrière mettant à l'épreuve l'idée d'une parfaite homogénéité de cette «unité» militaire. Il consacre également de très belles pages à ce qu'il nomme la «naïveté» du 47^e régiment dans sa découverte du champ de bataille (p. 116 et suivantes).

En guise d'épilogue, nous suggérons que l'exploration d'autres champs lexicaux aurait permis de tisser des liens encore plus forts entre monde militaire et monde civil. Nous pensons à celui du sport particulièrement, évoqué seulement ponctuellement dans le chapitre «Motiver», mais pas au prisme de la langue.

¹⁰ O. Roynette, Les mots des tranchées, op. cit., p. 50.

¹¹ O. Roynette, Les mots des tranchées, op. cit., p. 50.

¹² P. Rézeau, Les mots des Poilus, op. cit., p. 137; O. Roynette, Les mots des tranchées, op. cit., p. 200.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)